

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a trois choses qui concourent puissamment à l'organisation d'une toilette de bal : ce sont les bijoux, les dentelles et les fleurs, sorte de capital qu'une femme soucieuse de ses intérêts entretient avec soin et augmente à l'occasion.

La dentelle surtout est un élément précieux à utiliser et son concours élégant donne une incontestable valeur à une parure, quelle qu'elle soit. C'est, en ce moment, l'opinion prédominante de la mode et nous l'en félicitons. C'est ainsi qu'on a vu tout dernièrement, à des noces royales, une merveilleuse tunique de point d'Alençon posée sur une robe en velours bleu d'azur. Cet admirable chef-d'œuvre est le résultat d'un travail de sept ans ; peut-être pourra-t-on l'admirer à l'Exposition universelle, où sa place est vraiment marquée.

Il y a bien des manières d'employer la dentelle, et selon qu'elle est noire ou blanche, la façon diffère encore ; la toilette elle-même, avec l'une ou avec l'autre, prend un caractère d'élégance plus sévère ou plus coquet. Nous citerons, à l'appui de cette observation, deux toilettes de style différent.

La première est une robe princesse en faille caroubier ; sur son corsage, ouvert en châle, se rabat un col *mousquetaire* en dentelle de Bruges ; ce col est fermé par un bouquet composé d'une rose jaune, d'une pensée, et de feuilles de mimosa, le tout très-léger. Le devant de la robe, fermé par des boutons en cristal de roche, est orné à droite et à gauche d'entre-deux de Bruges, placés en ligne droite depuis le haut de la première pince jusqu'au bas de la robe. La dentelle est légèrement froncée et garnie de piquets de fleurs composés comme le bouquet qui ferme le col. — Nous ferons remarquer à nos lectrices que cette disposition de garniture est fort nouvelle et s'applique également au costume de ville. — Les manches, qui s'arrêtent au coude, sont rayées d'un entre-deux pareil avec fleurs ; un volant de Bruges complète le tout. Le bas de la robe, sur les côtés, est garni de plissés de faille posés en coquilles et entremêlés de dentelle. Le dos s'ouvre au milieu, vers le bas, pour laisser passer un flot de petits volants

de faille, lesquels sont froncés et bordés d'une dentelle basse de Bruges.

La seconde toilette comprend un jupon de satin bouton d'or, recouvert de tulle assorti et entouré de deux volants de tulle ruché. Ce jupon est orné, en outre, de trois volants de Chantilly, légèrement posés les uns au-dessus des autres jusqu'à la tête des ruchés de tulle. La dentelle s'arrête derrière pour s'entremêler

avec des pouffs étagés qui constituent le milieu du jupon ; elle y reste fixée par des branches de corail et des algues marines. Le corsage est en satin voilé de dentelle noire ; ses bords sont dentelés comme ceux d'un corselet, auquel ce corsage ressemble, parce que le satin s'arrête sous les bras. Le milieu du devant forme un plastron recouvert par du tulle jaune coulissé ; enfin, un gros liséré de satin noir encadre toute cette partie et la détache bien du reste. Le corsage est, d'ailleurs, bordé de même en haut et en bas. L'intérieur est rempli par un châle à la paysanne, en crêpe lisse blanc ; les manches, demi-longues et bouffantes, sont en crêpe lisse également. Épaulettes d'algues marines, attachées sur le bras par des branches de corail, et bouquet de même genre à l'angle du plastron, côté gauche.

Les fleurs continuent de jouer un rôle important dans la toilette de soirée ; il y a le collier de fleurs, le bracelet de fleurs (maintenu dans le haut du bras nu par une traine qui le relie à l'épaule), le peigne

de fleurs, sans compter les fleurs posées en bouffettes sur le soulier de satin... Où pourrait-on bien en mettre encore ?

Un fait acquis, dans le domaine des *MODISTES*, c'est que les fleurs et la dentelle réunissent aujourd'hui leurs mérites particuliers dans une harmonie commune pour former de gracieux piquets ou de majestueuses couronnes ; ces nouveaux modèles prennent, par cela même, un caractère plus marqué de *coiffure*. En un mot,



P. N° 401. — MATINÉE *Mercédès*.

Prix du patron épinglé : 3 fr.

le mélange de fleurs et de dentelle est aujourd'hui de la plus haute élégance, et une femme qui tient à suivre de près la mode ne choisira pas autre chose pour se coiffer.

En revanche, comme chapeau, la couronne de fleurs est bien délaissée. Le goût du jour est aux piquets de feuillage, de fruits, de fleurs, le tout en velours ou satin : la mode et la saison le veulent ainsi. Le mélange de chenille et d'or amène de jolies compositions, à côté desquelles nous aimons le givre grisâtre, la poudre d'or et d'acier semés sur les feuilles. Notons également les garnitures de perles que l'on porte toujours, en observant pourtant une certaine réserve.

La peluche conserve ses allures aristocratiques, et nos grandes modistes la patronnent à qui mieux mieux. Voici un des jolis modèles que nous ayons aperçus dans ce genre : c'est une capote de peluche couleur flamme de punch aux nuances changeantes. Elle a deux passes *Marie-Stuart*, doublées toutes deux de peluche jaune et bordées d'une frange de perles assorties, au milieu desquelles scintillent des perles dorées. Sur le côté, un pouff de grèbe teint en bleu, avec aigrette jaune, forme le pied d'une plume loutre. Brides de satin à double face, bleu et feu, se nouant de côté.

Quelques jeunes femmes ont adopté un chapeau n'ayant en quelque sorte point de passe, emboitant bien la tête et dont la garniture fuit en arrière. Le bavolet, très-resserré, repose sur un flot de dentelle blanche. Les jolies têtes qui portent cette coiffure sont généralement coiffées de bandeaux plats; le chapeau est plat aussi, et l'ensemble présente, en conséquence, un aspect très-particulier.

Un chapeau blanc bordé de perles blanches constitue une coiffure fort seyante, que nous recommandons volontiers; nous indiquerons aussi la frange de boules satinées, avec mélange de muguet, qui de la passementerie passe dans les modes pour orner certains chapeaux noirs. Enfin nous devons signaler, en faveur des douairières, les solennelles barbes de dentelle si fort à la mode en l'an de grâce 1834-1835, et que l'on reprend aujourd'hui pour la plus grande satisfaction de nos bonnes grand'mères. C'est très bien vu : cette dentelle, en tuyautant de chaque côté de la figure, la garnit et préserve du froid.

Il y a pour ainsi dire lutte entre les différentes LINGÈRES en renom de Paris afin de savoir laquelle fera le modèle de « matinée » le plus coquet. Et l'on n'entend point par là le simple vêtement formant comme un long paletot, c'est-à-dire tel qu'il a été créé dans le principe, mais bien le costume confortable qui remplace aujourd'hui la robe de chambre. La matinée comporte, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, un long paletot et un jupon; seulement il arrive qu'on simule volontiers le paletot au moyen d'une garniture, de manière à n'avoir qu'une robe faite d'une même pièce. Voici un modèle de ce genre de matinée :

Robe princesse en cachemire blanc, demi-ajustée derrière, composée devant d'un jupon qui s'agrafe sur le côté et d'un long paletot. Un volant de même étoffe, tout brodé de pensées variées, avec bord festonné de violet de plusieurs tons, suit les contours du paletot. Une garniture semblable descend sur la couture des côtés du jupon et surmonte, pour la traîne, un volant de faille violette plissée qui en termine le bas. Une ceinture de cachemire, couverte de broderies pareilles, resserre le bas du dos au-dessous des reins, avec un flot de ruban violet. Un plissé de cachemire blanc, bordé de faille violette, entoure le bas du jupon devant. Des poches brodées, terminées par des flots de ruban violet, ornent les côtés du tablier. Une broderie de pensées suit la couture des manches, dont le bas est orné d'un plissé de faille. Col marin tout brodé, fermé devant par des bouclettes de ruban violet.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 401.

MATINÉE Mercèdes. — Ce modèle est en cachemire bleu ciel, ouvrant sur un plastron de foulard écru tout plissé. Un volant de même étoffe plissée entoure le bas du vêtement et continue l'effet du plastron. Un galon de velours bleu brodé d'or suit les bords du cachemire et encadre ainsi tous les plissés. Les manches bouffantes (demi-gigot), en foulard écru, sont coulissées à six reprises dans le haut, ainsi que dans le bas où elles se terminent par un petit plissé. — Lingerie en crêpe lisse au cou et aux poignets. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

DG. N° 852.

TOILETTES ET SORTIES DE BAL. — 1. Sortie de bal en sicilienne caroubier, genre dolman et demi-ajustée. Couture cintrée au milieu du dos, qui se termine en pointe. Les côtés viennent se draper au bas de cette couture et allongent gracieusement le dos; ils sont ensuite relevés et drapés sur l'épaule, d'où l'étoffe retombe en coquillant; le pli de dessus est orné d'une ligne de boutons. La manche, genre dolman, est carrée; le devant est court, et des franges de soie et chenille caroubier suivent tous les bords du vêtement. Les draperies des épaules sont fixées par des motifs de passementerie avec glands; des cordelières relient l'épaule gauche avec le bas du dos, et l'épaule droite avec le devant. — Costume de faille et gaze bouton d'or. Volants de gaze plissée au bas du jupon devant, avec tête formée par une guirlande de feuillage brun poudré d'or. Traîne rajoutée et très-légalement garnie de bouillons et de plissés. — Prix du patron épinglé de la sortie de bal : 4 francs.

2. Costume de faille et gaze roses. — Robe princesse en faille, recouverte dans le bas devant d'un haut plissé de gaze entremêlé de blondes blanches. La traîne, longue et carrée, est recouverte de gaze poudrée, puis terminée par un volant de blonde. — Tunique princesse en gaze, ouverte en biais sur le devant, avec revers de faille dans le haut du corsage et volant de blonde sur tous les bords du décolleté et de la tunique. Un pouff de roses et de feuillage orne le bas de l'ouverture ainsi que le creux du corsage. Le vêtement est ensuite drapé sur la traîne et revient se terminer, comme une écharpe ordinaire, sur le côté du jupon; la gaze est retenue en cet endroit par un pouff de mêmes fleurs, posé juste au-dessous du premier. Plissé de crêpe lisse blanc à l'intérieur du corsage et de l'entourure des bras. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

3. Costume de satin vert d'eau et faille vert mousse. — Manteau de cour en satin vert d'eau, de forme princesse et à traîne; ce manteau constitue non-seulement le dos, mais une partie des devants du costume. Ces derniers sont complétés par un plastron de faille vert mousse, taillé en longue cuirasse. Un ruban de satin, avec volant de blonde, entoure le bas du plastron un peu au-dessus du bord. Une dentelle semblable borde tout le manteau de cour et suit le mouvement d'une berthe, qui encadre le haut du corsage; petit nœud au milieu, ainsi que sur les épaules. Un autre nœud plus large relève sur le côté les draperies du manteau. — Le devant du jupon se compose d'un tablier triangulaire en faille vert mousse, qui forme le milieu, et de plissés de crêpe blanc pour les côtés; le tout est monté à la ceinture sous le corsage. Un volant de crêpe plissé fait suite au jupon et entoure le bas de la traîne. Deux biais de satin, ornés de blonde, relient les bords du manteau avec le milieu du tablier, sur lequel ils sont fixés par des nœuds de faille. Plissés de crêpe à l'intérieur du corsage. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

4. Costume princesse en crêpe et faille blancs. — Le crêpe recouvre le devant de la robe de faille; il est posé à plat dans le haut, puis drapé dans les coutures de côté; le bas se termine par un volant de crêpe plissé, dont la tête plate est formée par un biais et un plissé. Le milieu du dos princesse est également voilé de crêpe blanc, formant un léger pouff; cinq volants ruchés de même étoffe complètent la traîne. Les côtés du dos restent en faille et simulent des revers indépendants qui coquillent jusqu'en bas à partir du pouff. Les draperies sont fixées par un piquet de roses, avec traîne de boutons et feuillage. Une guirlande de mêmes fleurs relie les deux côtés de la robe en passant sur le tablier. Les bords des revers, ainsi que ceux des petits côtés, sont ornés de lisérés de satin blanc et de plissés de faille, le tout s'arrêtant sous les bras. Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du décolleté carré (celui-ci bien plus montant devant que der-

rière); volant de
Guirlande assortie

5. Dolman-ri-
trée au milieu de
frange, par la
frange est un
Boules de
— Costume
est garni de
de sa traîne,
roses rouges dans
épinglé de la sortie

6. Ruche sur
épais, large sur
manches formant
sur un bel amon-
de de mêmes per-
milieu du dos est
peil, sur tous les
taille caroubier, à
côtés par une bon-
Le corsage, décollé
épinglé de dentelle
bal : 3 francs.

Description

TOILETTES ET
linge et faille marr-
ches. — Polonaise
derrière, de bord
longue pointe, et
garni d'une bon-
drapé. Le pli
de glands et
côté, et bordé
de lustrage sem-
passe dentelle
en ruban de satin
des, de deux cou-
patron épinglé : 3

2. Robe princes-
plate devant. De
ciel) ornent toute
tourment sautoir de
en faille, est bordé
ruban. Une bonde-
ment de l'empie-
Lain un bon
manche, qui est
nouveau rose
pli : 5 francs.

Description

Substituée à la
Succès man-
plate et basse, en
trois plumes d'un
plumes retombant
anche. Tour de
2. Chapeau de
le fond de la calotte
même étoffe, est en
rang de perles beige
de faille de même
roche écharpe est

rière); volant de dentelle sur les entournaures, avec épaulettes de roses. — Guirlande assortie dans les cheveux. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

5. Dolman-visite demi-ajusté, en matelassé bleu pâle. — Couture cintrée au milieu du dos et coutures des manches s'arrêtant à la première frange, par laquelle le vêtement se trouve coupé en deux parties. Cette frange est un mélange de soie laminée bleue et de houppettes de satin gris. Bandes de loutre grise sur les bords du devant, du cou et des manches. — Costume manteau de cour en satin jaune. Le bas du devant de la robe est garni de trois volants froncés; même garniture autour du manteau et de sa traîne, avec plissé de crêpe blanc dépassant le tout. — Pouff de roses rouges dans les cheveux, avec aigrette blanche. — Prix du patron épinglé de la sortie de bal : 3 francs.

6. Riche sortie de bal. — Ce modèle est en matelassé de soie très-épais, blanc sur blanc. Sa coupe est celle d'un dolman-visite, dont les manches forment deux écharpes. Ces dernières sont croisées au bas du dos, sous un bel anneau de soie brodé de perles blanches, et leurs bouts, frangés de mêmes perles, retombent assez bas au-dessous du vêtement. Le milieu du dos est orné de cordelières et d'anneaux de soie blanche, à long poil, sur tous les bords du devant et des manches. — Robe princesse en faille caroubier, à traîne unie. Le tablier est garni de biais fixés sur les côtés par une bande boutonnée de place en place et encadrée de plissés. Le corsage, décolleté en carré, a des manches duchesse, et le tout est enjolivé de dentelle de Bruges. — Prix du patron épinglé de la sortie de bal : 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1490 C.

TOILETTE DE VISITE ET TOILETTE DE RÉCEPTION. — 1. Costume en thibet beige et faille marron. — Jupon de faille marron, entouré de deux volants ruchés. — Polonoise genre fourreau, garnie au milieu devant, dans le bas et derrière, de bandes de marmotte. Le milieu du dos se prolonge en une longue pointe, et tous les bords du vêtement, y compris le devant, sont garnis d'une bande de fourrure qui s'arrête au bas de la hanche sous un drapé. Le pli se trouve maintenu par le nœud d'une grosse cordelière ornée de glands et qui relie ce point à la poche; celle-ci, placée en biais sur le côté, est bordée de marmotte. Même bordure au bas des manches et col de fourrure semblable. — Chapeau de feutre bleu, à bavolet relevé; la passe diadème est recouverte par un bouillonné de faille assortie. Brides en ruban de satin café-au-lait, faisant le tour du chapeau, et plumes dégradées, de deux couleurs assorties, formant panache dans le haut. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Robe princesse en velours noir, de forme collante sur tout le buste et plate devant. De magnifiques passementeries brodées de perles iris (arc-en-ciel) ornent toute la longueur des devants, soulignent un plissé de faille et tournent autour du cou. Échelle de nœuds en faille sur le milieu. La poche, en faille, est bordée de passementerie perlée et terminée par un flot de ruban. Une bande de passementerie marque, au bas du dos, le commencement de l'ampleur de la traîne; un flot de ruban retombe sur les côtés. Enfin un beau motif de passementerie perlée forme le parement de la manche, qui est, en outre, ornée d'un plissé de faille. Plissé balayeuse en mousseline rose. — Lingerie en dentelle blanche. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1491 D.

Substituée à la gravure n° 1490 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1. Capote de feutre gris perle. Forme plate et basse, entourée de deux rangs de perles. Un panache formé de trois plumes d'un bleu pâle est fixé sur le côté du bavolet, les pointes des plumes retombant devant; un nœud de faille bleue cache le pied du panache. Tour de tête en crêpe lisse ruché et brides de ruban bleu.

2. Chapeau de velours épinglé beige. L'étoffe est coupée de droit fil pour le fond de la calotte et de biais pour le tour et la passe. Le bavolet, fait de même étoffe, est composé de deux ruches dont la tête est soulignée par deux rangs de perles beige. La passe est bordée de perles semblables. Echarpe de faille de même ton, pliée quatre fois et posée à cheval sur le chapeau; cette écharpe est maintenue sur le bavolet. Des plumes de nuance assortie,

dont le pied est dissimulé sous la draperie, ornent le dessus du chapeau. Brides de ruban nouées de côté.

3. Capote genre *Marie-Stuart*, en velours épinglé réséda. La passe est coupée en biais; le fond est taillé de même et forme le bavolet. Nœud alsacien aplati sur le sommet par deux plumes de même ton qui retombent de chaque côté. Les brides de ruban réséda partent du nœud alsacien et se nouent sous le menton. Epingles dorées au sommet ainsi que sur le côté. Tour de tête en crêpe lisse.

Description de la figurine coloriée L. N° 162.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE VOYAGE. — Costume de lainage gris souris à rayures noires pointillées. — Jupon à courte traîne, avec pli Watteau derrière. — Tunique tablier, boutonnée sur le côté devant. Cette tunique est drapée sur les côtés et se perd sous le pli Watteau. La poche, placée au-dessous de la hanche, est ornée de boutons assortis. — Corsage-gilet à basque postillon, garnie de petits boutons. — Paletot demi-ajusté, laissant voir le corsage dans le haut et le bas, avec long col rabattu; le tout est fermé par deux pattes croisées qui se boutonnent sur le vêtement. — Grand parement dentelé et boutonné sur la manche, avec boutons pareils. — Col de toile tout plat et manchette plissée. — Chapeau de feutre gris, doublé de soie, à passe relevée d'un côté. Ruban et plume de ton assorti. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} ALEX. M..., A BESANÇON.

L'astrakan est bien démodé; tout au plus vous conseillons-nous d'utiliser vos bandes pour une robe de chambre ou une matinée.

— M^{me} SOPHIE A..., AU CHATEAU DE F..

La grande houppelande, genre ulster, en drap vigogne de couleur fauve, nous semble être également propice au séjour à la campagne et aux voyages. Ce vêtement est à la fois élégant et confortable, simple et de bon ton.

— M^{lle} LAURE S..., A SEMUR.

Une garniture de plumes est trop élégante pour une jeune fille qui a moins de vingt-cinq ans. Passé cet âge, une demoiselle est, pour ainsi dire, affranchie et s'habille comme il lui convient.

C'est à Madrid qu'ont été confectionnées les toilettes que la jeune reine d'Espagne a successivement portées, pendant les fêtes du mariage, pour les réceptions, courses de taureaux, etc. En voici un aperçu :

Une robe de satin et velours frappé jonquille. Le devant en satin, avec agrafes d'ambre; la jupe ouverte, en velours, garnie sur les côtés d'effilés à boules d'ambre.

Une toilette de satin noir, à traîne formant triangle, toute brodée d'argent oxydé et agrémentée d'un zig-zag de magnifique Chantilly.

Une autre toilette, tout à fait espagnole, en faille rose pâle, ornée de blonde argentée.

Une robe de faille bleu nuage, avec des garnitures de Chantilly blanc.

Une toilette de satin bleu flot et dentelles brodées de perles fines, véritable bijou artistique.

Enfin, un costume de faille et brocatelle vert saule, avec des effilés vieil or et saule, et une robe princesse en satin grenat, qui serait d'une grande simplicité si elle n'était boutonnée de rubis depuis le cou jusqu'aux pieds.

Ch. D.

CHAPEAUX, COIFFURES, DÉTAILS DE MODES. (G. 851, 863 et 874).

1. Corset *Sultane* en beau coutil bien baleiné, garni dans le haut d'une double valenciennes posée pied contre pied et fermée devant par un nœud de ruban. Bande de peluche en guise de bordure au bas du corset.

1. CORSET *Sultane*.

2. Jupou habillé, en percale sans apprêt. La ceinture emboîte exactement les hanches et descend derrière pour recevoir une traîne terminée en carré. Le devant du jupon est posé à plat et la traîne est couverte de volants. Dentelle de Mirecourt dans le bas tout autour.

3. Traîne supplémentaire s'ajoutant à un jupon de dessous ordinaire. Ce modèle, en per-



2. JUPON HABILLÉ.

Modèles de Corsets, Cache-Corsets, Jupons, Tournures et Traines de la maison P. de Plumet (33, rue Vivienne)



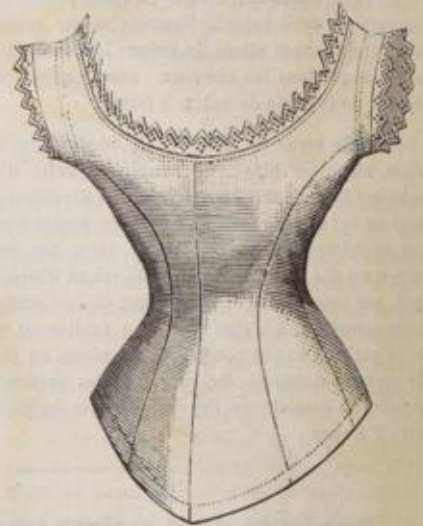
3. TRAINÉ COMPLÉMENTAIRE.

cale, est couvert de volants, dont le dernier est bordé d'une dentelle de Mirecourt.

4. Dessus de corset en percale, entouré d'une dentelle de Mirecourt.

5. Traîne balayeuse cordée. Ce modèle sied parfaitement aux robes qui

ont une traîne rapportée; il a 75 centimètres de hauteur et est muni de cinq grosses ganses qui le tiennent raide. Une balayeuse en mousseline plissée recouvre le bas de la traîne.



4. DESSUS DE CORSET.

6. Coiffure de bal. Petits cheveux bouclés sur le front, relevés à la Marie-Antoinette; sur le côté, deux branches de cheveux noués formant chaîne. Petits bouquets de myosotis détachés. Petits cheveux à la naissance du cou. — Modèle de M. Dondel (2, rue Tronchet).

7. Chapeau de castor de couleur loutre. La passe est relevée sur les côtés. Des cordelières de soie entourent la calotte; elles se terminent derrière par des glands. Aile de coq indien sur le côté. — Modèle de la maison X. Bonnin.

8. Nœud de coiffure en dentelle application, avec piquet de roses et feuillage.

9. Coiffure *Duchesse de Sesto*, pour dîner ou soirée. Cheveux ondulés relevés sur le sommet de la tête. Nattes *Diane* à pointes frisées. Torsader les cheveux et boucler les pointes en anneaux.



5. TRAINÉ BALAYEUSE CORDÉE.

Deux traverses de cheveux lisses s'étendent au-dessus du bandeau; on pose ensuite une bandelette de jais à trois branches, entre lesquelles s'intercalent les traverses. — Modèle de M. Dondel.

10. Chapeau de feutre noir, Passe plate, bordée de velours noir, Draperie

863 et 870.
entre le haut et le
Une longue et fine

Deux se ont.

de lui. Petit d'éc
letés à la Mar
tranches de ch
longue de ses
à la maison la
(2, rue Trudai

de cette la m
sur les rivi
rédite; des
es glands, les
de la main. Les
coiffes en
de roses et

Deux se ont, par
et emble
le Duce à
et boucher



REMI OMBE.
endront au-dess
à trois bran
de M. Desb
de, barbe de



14 90 °

Jules David

A. Leroy, imp. r. des Marmes, 60.

L. Desprez

Ed. Goubaud & Fils, 84^{me} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N^o 3.

Modèles de M^{me} Bréant Castel, rue du Quatre-Septembre, 12.

Chapeaux de M^{me} Séguin, r. des Colonnnes, 1 - Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Passementerie et Garnitures (36^{me} N^o 1^{er}), de la Maison Vatelot & C^{ie} r. Carligo, 59.

Compt. Nat. Paris, 1877

de velours autour de la ca
rien; sur le côté, un vison



6. Couv

sie, avec garniture
rouge et doublée de s



7. Couv

2^e acte. — Robe
noir et de perles
velours.

3^e acte. — Robe

de velours autour de la calotte. Plume amazone noire tournant derrière ; sur le côté, un oiseau des îles posé au-dessus du nœud formé par

— C'est de Nice que nous vient le bon exemple, en matière de soirées et de fêtes. On y a organisé, à la préfecture, un bal mas-

la draperie. — Modèle de la maison X. Bonnin (45, rue Lafayette).



6. COIFFURE DE BAL.

soie, avec garniture bouillonnée de peluche rouge et doublée de satin blanc avec crevés. Re-

ÉCHOS DE LA MODE

L'Odéon, qui n'est pas tous les jours en veine de prodigalités, s'est mis en frais de toilettes pour *le Nil des autres*. M^{lles} Chartier et Eiram, chargées des rôles de M^{lle} de Ville-taneuse et de Mathilde Pellier ont donné, du reste, assez de relief à ces deux personnages de la pièce de M. Aurélien Scholl, pour que nous nous mettions, à notre tour, en frais de description :

M^{lle} Chartier : 1^{er} acte. — Robe de chambre rouge en damassé de



9. COIFFURE Duchesse de Sesto.

qué dont la somptuosité est destinée à faire époque. — Au moment où nous écrivons, les invita-



8. NOEUD DE COIFFURE.

vers de peluche devant sur tablier de dentelle et entre-deux blancs.

2^e acte. — Robe de velours noir à traine, avec tablier de satin bouton d'or brodé de jais et de velours noir. Corsage à gilet jaune, brodé avec revers de manches pareils. Chapeau *Fra-Diavolo* noir, garni de plumes jaunes.

3^e acte. — Toilette de ville, faille et satin gris fer à double ton, avec bouillons alternés dans la jupe et biais à la tunique. Confection de cachemire, dessinée de jais et garnie d'effilés de marabout, avec perles et passementerie assortie. Chapeau gris et rouge, garni de plumes et orné d'un oiseau de paradis.

M^{lle} Eiram : 1^{er} acte. — Robe beige garnie de loutre brune. Jupon plissé. Tunique impératrice à double collet. Toque de loutre.



7. CHAPEAU DE CASTOR.

2^e acte. — Robe cachemire de l'Inde bleu, garnie de broderies réséda et de perles d'acier avec franges. Chapeau de feutre et de velours.

3^e acte. — Robe de velours noir avec dentelle blanche.



10. CHAPEAU DE FEUTRE.

tions du préfet, M. Doniol, ont été lancées, et nous savons que M^{lle} Delphine Baron, la costumière du *high life* parisien, a reçu toute une série de commandes.

Ch. D.



PLANCHE DG. N° 852. — TOILETTES ET ROBES DE BAL — DE
Prix des patrons épinglés : 1^{re} fig., 4 francs ; 2^e fig., 3 francs ; 3^e et 4^e fig., 2 francs.



S DE BAL. — DESCRIPTION, PAGE 62.

N° 852. — 4^e fig., 8 francs; — 5^e et 6^e fig., 3 francs.

BÉATRIX

(NOUVELLE. — SUITE.)

IV

Pendant quelques jours, à la suite de cet incident, le jeune homme évita d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin du docteur Rappaccini, comme s'il eût craint d'y rencontrer quelque étrange ou monstrueuse apparition. Il se sentait jusqu'à un certain point sous l'influence d'un pouvoir occulte qui semblait avoir préparé son entrevue avec Béatrix.

Le parti le plus sage eût été, non-seulement de quitter son logement, mais encore la ville de Padoue; à moins qu'il ne se sentît la force d'affronter chaque jour la vue de cette jeune fille et d'en faire l'objet d'une expérience purement scientifique. Mais puisqu'il éprouvait une telle crainte en la regardant, Giovanni n'eût pas dû rester si près de cette créature étrange, exposé à de fréquentes rencontres auxquelles son imagination surexcitée prêtait un danger de plus. Guasconti n'était point frappé d'un amour incurable, ou du moins il n'avait point sondé la profondeur du sentiment qu'il éprouvait; mais il avait une imagination ardente et toute la vivacité d'un tempérament méridional, qui dégénérait parfois en une véritable fièvre. Que Béatrix possédât ou non une affinité quelconque avec ces fleurs si belles et si terribles, elle ne lui en avait pas moins inoculé de tous les poisons le plus subtil et le plus perfide. Ce n'était pas précisément de l'amour qu'il éprouvait pour elle, bien que sa merveilleuse beauté la rendit bien capable d'en inspirer; ce n'était pas non plus de l'horreur, bien qu'il soupçonnât qu'un fluide vénéneux parcourait ce beau corps; non, c'était un produit de ces deux sentiments qui se mêlaient dans son esprit d'une façon si intime qu'il lui eût été impossible de dire lequel des deux l'emportait sur l'autre. Il ne savait ce qu'il devait craindre ni ce qu'il devait espérer, et la crainte et l'espérance se livraient dans son cœur de cruels assauts, sans que l'une emportât sur l'autre aucun avantage. Un sentiment de joie ou de douleur peut quelquefois être salutaire, mais le terrible mélange de deux émotions si différentes doit se rapprocher de l'affreuse joie des damnés.

Giovanni essayait souvent d'éteindre la fièvre qui le minait sourdement par des promenades dans les rues de Padoue ou des excursions dans la campagne, mais son pas se précipitant à mesure que ses tempes battaient avec plus de violence, dégénérait bientôt en une course désordonnée, comme s'il eût essayé d'échapper par la rapidité de sa marche aux pensées qui l'obsédaient.

Un jour qu'il fuyait ainsi par la ville, il se sentit arrêté par un personnage de haute stature qui s'était placé devant lui.

— Eh! signor Giovanni, suspendez votre course, mon jeune ami, ne me reconnaissez-vous point? Je le comprendrais si ma figure était aussi changée que la vôtre.

C'était Baglioni, que Giovanni avait évité depuis leur dernière entrevue, dans la crainte que le professeur n'arrivât à pénétrer ses secrètes pensées.

Le jeune homme essaya de rassembler ses idées et répondit du ton d'un homme qui sort d'un songe :

— Oui, je suis Giovanni Guasconti, et vous êtes le professeur Baglioni. Maintenant permettez-moi de m'éloigner.

— Un moment, signor Giovanni Guasconti, fit le professeur en souriant et jetant sur le jeune homme un regard inquisiteur; je fus trop longtemps l'ami de votre père, pour que son fils passe auprès de moi comme un étranger dans les vieilles rues de Padoue. Arrêtez-vous, de grâce, nous avons quelques mots à échanger avant de nous séparer.

— Faites vite alors, honorable professeur, répondit Giovanni,

avec une fébrile impatience, car Votre Honneur doit s'apercevoir que je suis pressé.

Comme il disait ces mots, un homme âgé, vêtu de noir, passa près d'eux, se traînant avec peine comme un malade. Sa figure pâle et maigre portait l'empreinte du travail et de la méditation. Mais, sous cette débile apparence, on voyait que le frêle vieillard cachait une âme fortement trempée. Ce personnage échangea en passant un salut froid et compassé avec le professeur, mais son œil s'attacha sur Giovanni avec une persistance presque désagréable. Cependant ce regard n'avait rien d'hostile, c'était plutôt le coup d'œil scrutateur du savant que celui d'un curieux ordinaire.

— C'est le docteur Rappaccini, dit tout bas le professeur, lorsque celui-ci se fut éloigné. Vous a-t-il déjà vu?

— Non, pas que je sache, répondit Giovanni tressaillant à ce nom.

— Il vous a vu; *il faut* qu'il vous ait vu, reprit précipitamment Baglioni; pour un dessein que j'ignore, il a fait de vous l'objet d'une étude quelconque. Je connais ce regard! c'est bien ce coup d'œil froid et implacable qu'il jette sur un oiseau, une souris ou bien un papillon lorsque, pour accomplir quelque diabolique expérience, il empoisonne au parfum de ses fleurs un de ces petits êtres. C'est un regard profond comme la nature, mais privé de l'ardent amour que cette dernière porte à ses créatures. Signor Giovanni, je répondrais sur ma propre existence que vous êtes, à votre insu, le sujet d'une des expériences de Rappaccini!

— C'est vous qui voulez me rendre fou, s'écria Giovanni hors de lui, et c'est là une expérience de fort mauvais goût!

— Je vous répète, mon pauvre ami, que Rappaccini a jeté les yeux sur vous dans un but scientifique quelconque. Vous êtes tombé dans des mains impitoyables, et je me tromperais fort si la signora Béatrix ne jouait pas un rôle dans ce mystère.

Mais Giovanni, trouvant intolérable l'insistance de Baglioni, s'arracha de son étreinte avant que le professeur eût songé à le retenir, et s'enfuit rapidement. Le vieux savant le regarda s'éloigner en secouant la tête avec tristesse.

— Cela ne sera pas, murmura-t-il, ce jeune homme est le fils de mon vieil ami, et je ne veux pas qu'il lui arrive un malheur dont les secrets de mon art le peuvent préserver. Il ne sera pas dit que ce misérable Rappaccini viendra, pour ainsi dire, arracher ce garçon d'entre mes mains pour le faire servir à ses monstrueuses expériences. Quant à sa fille, j'aurai l'œil sur elle. Peut-être, savant Rappaccini, vous ferai-je échouer au moment où vous y penserez le moins!

V

Cependant Giovanni, après avoir pris des rues détournées pour dépister Baglioni, était arrivé à la porte de sa demeure. Il frappa, et la vieille Lisabetta vint lui ouvrir en souriant d'un air mystérieux, comme pour attirer son attention; mais ce fut en vain, car l'exaltation du jeune homme avait fait place à une sorte de prostration morale, et il ne semblait pas voir les regards d'intelligence que lui jetait la vieille.

— Signor, dit-elle enfin à voix basse en le tirant par son manteau, signor, répéta-t-elle avec un sourire qu'elle voulut rendre aimable et qui la fit ressembler à une grotesque figure du moyen âge, écoutez-donc, signor; cette vieille porte vermoulue est une entrée secrète qui donne accès dans le jardin.

— Que dites-vous, s'écria Giovanni, sortant de sa rêverie, il y a une porte secrète qui donne dans le jardin du docteur Rappaccini?

— Chut! chut!... pas si haut, murmura Lisabetta en mettant un doigt sur sa bouche. Oui, dans le jardin du docteur, où vous pourrez voir tant de belles fleurs. Bien des jeunes gens de Padoue m'ont offert de l'or pour pouvoir y pénétrer.

Giovanni mit un d...
— Montrez-moi le...
En même temps...
sans doute, à l'entree...
tremise de la vieille...
l'intrigue dans...
voulait l'entraîner...
n'eût pas assez de...
unique même pour...
cette entrevue était...
Était-ce un ange ou...
rait au point que la...
préférable. Et cepen...
Peut-être était-il la...
sentiment qu'il croy...
fond pour justifier la...
une entrevue dont...
véritablement s'il n...
jeune homme, n'ay...
Il s'arrêta, balan...
de son hésitation...
dans un passage ob...
qui s'ouvrait derriè...
fraya un passage à...
vint lui et se trouva...
docteur Rappaccini...
Il arrive fréquem...
gants se convertisse...
vous calmes et ma...
dont la seule prévis...
La destinée prend...
vami; chaque jour...
entrevue avec B...
seule pensée le jet...
rieuse beauté, d'ur...
des vallées, lui sen...
moment, il éprouv...
il embrassa le jard...
vrit Béatrix ou son...
mit tranquillement...
la plupart lui étaien...
Soit qu'il les cons...
spect le contraria...
innée et contre...
font le voyageur n...
foit, car il eût pu...
du boisson un regar...
trifical des espèces...
ent, par leurs...
es mains de la nat...
pires monstrueux...
doute le résultat d...
l'union solitaire de...
le caractère sinistre...
jardin. C'est à pein...
vami put découvr...
core appartenant...
qu'il s'oubliait dan...
de soie lui fit tou...
portail sculpté.

Giovanni n'avai...
es cette occurren...
dans le jardin, on

Giovanni mit un ducat dans la main de la vieille.

— Montrez-moi le chemin, dit-il d'un ton bref.

En même temps un soupçon traversa son esprit, soupçon dû, sans doute, à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Baglioni. L'entremise de la vieille Lisabetta avait peut-être quelque rapport avec l'intrigue dans laquelle le professeur supposait que Rappaccini voulait l'entraîner. Mais ce soupçon, tout en troublant Giovanni, n'eût pas assez de force pour le retenir. L'occasion était précieuse, unique même pour s'approcher de Béatrix, et il lui semblait que cette entrevue était devenue pour lui d'une nécessité absolue. Était-ce un ange ou un démon? Ce doute l'étreignait et le torturait au point que la plus affreuse certitude était encore cent fois préférable. Et cependant un nouveau doute vint encore l'assaillir. Peut-être était-il la dupe de sa propre imagination, peut-être le sentiment qu'il croyait éprouver n'était-il assez réel, ni assez profond pour justifier la témérité avec laquelle il allait se jeter dans une entreprise dont l'issue lui était encore inconnue. Il ignorait véritablement s'il n'était point poussé par une simple fantaisie de jeune homme, n'ayant rien de commun avec son cœur.

Il s'arrêta, balança s'il retournerait sur ses pas; puis, honteux de son hésitation, suivit résolument son guide au visage ridé, dans un passage obscur et tortueux au bout duquel était une porte, qui s'ouvrait derrière un épais rideau de feuillage. Giovanni se fraya un passage à travers les branches qui s'entre-croisaient devant lui et se trouva, juste en face de sa fenêtre, dans le jardin du docteur Rappaccini.

Il arrive fréquemment que lorsque nos rêves les plus extravagants se convertissent en une réalité tangible, nous nous retrouvons calmes et maîtres de nous-mêmes, au milieu de circonstances dont la seule prévision nous faisait frémir de joie ou de crainte. La destinée prend ainsi plaisir à se jouer de nous. Tel était Giovanni; chaque jour il méditait fiévreusement la possibilité d'une entrevue avec Béatrix, d'une rencontre dans son jardin, et cette seule pensée le jetait dans un trouble inexprimable. Cette mystérieuse beauté, d'un éclat tout oriental, cette rose de Saron, ce lys des vallées, lui semblait tenir sa vie entre ses mains. Mais en ce moment, il éprouvait un calme tout à fait insolite et inattendu, il embrassa le jardin d'un regard circulaire, cherchant à découvrir Béatrix ou son père, et n'ayant aperçu ni l'un ni l'autre, se mit tranquillement à étudier les plantes qui l'entouraient, et dont la plupart lui étaient inconnues.

Soit qu'il les considérât une à une ou dans leur ensemble, leur aspect le contraria; leur splendeur lui semblait fiévreuse, passionnée et contre nature. Il n'y en avait peut-être pas une seule dont le voyageur n'eût été effrayé en la rencontrant dans une forêt, car il eût pu croire qu'une figure étrange lui jetait du milieu du buisson un regard diabolique. La plupart semblaient le produit artificiel des espèces les plus différentes, et attestaient suffisamment, par leurs formes bizarres, qu'elles n'étaient point sorties des mains de la nature, mais qu'elles étaient plutôt dues aux caprices monstrueux de l'imagination humaine. Elles étaient sans doute le résultat d'expériences qui avaient réussi à former, par l'union adultère de deux plantes, un monstre végétal possédant le caractère sinistre et mystérieux de tout ce qui croissait dans ce jardin. C'est à peine si, au milieu de cette vaste collection, Giovanni put découvrir deux ou trois espèces qu'il connût déjà; encore appartenaient-elles aux familles les plus malfaisantes. Tandis qu'il s'oubliait dans cette contemplation, le frôlement d'une étoffe de soie lui fit tourner la tête, et il aperçut Béatrix qui sortait du portail sculpté.

VI

Giovanni n'avait pas encore réfléchi à ce qu'il convenait de faire en cette occurrence. S'excuserait-il simplement de son intrusion dans le jardin, ou sa présence était-elle justifiée par le désir, ou

tout au moins la permission tacite du docteur Rappaccini ou de Béatrix. Mais l'accueil qu'il reçut de Béatrix l'eut bientôt mis à son aise, tout en laissant subsister ses doutes sur le motif qui lui avait valu son entrée. Elle s'avança vers lui jusqu'à la fontaine, son visage exprimant une joyeuse surprise.

— Vous êtes un amateur de fleurs, signor, dit-elle avec un sourire, en faisant sans doute allusion au bouquet qu'il lui avait jeté de sa fenêtre. Aussi je ne m'étonne point qu'à force de regarder la rare collection de mon père, vous ayez cédé à la tentation de la contempler de plus près. S'il était avec nous, il pourrait vous raconter nombre de faits intéressants sur la nature et les mœurs de ses plantes, car il a consacré sa vie à leur étude et ce jardin est son univers.

— Et vous-même, mademoiselle, répondit Giovanni, il paraît, s'il faut en croire la renommée, que vous connaissez aussi profondément les secrètes propriétés de toutes ces fleurs au pénétrant parfum; si vous daigniez être mon institutrice, je ferais, sous votre direction, des progrès au moins aussi rapides qu'avec le docteur Rappaccini lui-même.

— Comment, on répand de tels bruits? dit Béatrix avec un rire harmonieux. On me prétend donc aussi savante que mon père? Voilà, en vérité, une excellente plaisanterie! Non, signor, quoique j'aie grandi au milieu de ses fleurs, je ne connais guère que leurs couleurs et leurs parfums. Aussi, je vous prie bien de ne pas ajouter foi à ces sottises inventions sur ma prétendue science et de ne croire de moi que ce que vous aurez vu de vos propres yeux.

— Dois-je même croire tout ce que j'ai vu de mes yeux, dit le jeune homme, en faisant allusion aux scènes dont il avait été témoin. Non, signora, vous m'en demandez trop peu, ordonnez-moi plutôt de ne croire que ce qui sortira de vos lèvres.

Sans doute Béatrix avait compris, car une rougeur subite vint empourprer ses joues; mais elle regarda Giovanni bien en face et répondit avec une souveraine hauteur.

— Eh bien, oui, je vous l'ordonne, signor! Oubliez ce que vous avez pu voir. Ce qui vous semble vrai peut n'être qu'un mensonge; mais les paroles de Béatrix Rappaccini sont l'expression d'un cœur qui ne sait pas feindre. Voilà ce que vous devez croire.

Le feu avec lequel elle prononça ces paroles parut à Giovanni la lumière même de la vérité; cependant, tandis qu'elle parlait, un parfum délicieux chargeait l'atmosphère de suaves émanations que par une répugnance inexplicable le jeune homme n'osait respirer, car il craignait qu'elles ne provinssent des fleurs mystérieuses qui l'entouraient. Était-ce l'haleine de Béatrix qui répandait cet enivrant parfum, ou les fleurs qu'elle portait à son corsage? C'est ce qu'il ne pouvait déterminer. Un instant il se sentit défaillir, mais cette faiblesse se dissipa comme une ombre, et Giovanni, après avoir plongé ses regards dans les yeux de cette charmante fille, miroir de son âme candide, n'hésita plus à croire en elle.

Cependant la vive rougeur qui avait envahi les joues de Béatrix disparut peu à peu. Elle redevint gaje et parut prendre le plus vif plaisir en s'entretenant avec Giovanni. On eût dit l'unique habitante d'une île déserte causant avec un voyageur du monde civilisé. Évidemment tout ce qu'elle savait de la vie était circonscrit par les limites de son jardin. Elle adressait au jeune homme mille questions naïves sur la ville de Padoue, sur son pays, ses amis, sa mère, ses sœurs, questions dénotant une telle ignorance des choses de ce monde, et faites avec une si naïve familiarité, que Giovanni lui répondait comme à une enfant. Son âme s'épanchait tout entière devant lui, semblable au frais ruisseau qui, jaillissant pour la première fois des profondeurs de la terre, à l'éblouissante lumière du soleil, s'étonne de réfléchir à la fois dans ses ondes la terre et les cieux. Follement bondissant, il se couvre à sa surface de bulles irisées qui, par leur éclat, rappellent les diamants et les rubis qu'il roulait dans son cours souterrain;

ainsi des pensées souvent profondes et des images étincelantes succédaient sans transition aux questions les plus enfantines de Béatrix.

De temps en temps Giovanni s'étonnait de se retrouver marchant côte à côte avec cette belle créature à laquelle son imagination avait pu, dans les accès d'une vaine terreur, attribuer de si terribles facultés. Il était tout surpris de causer avec elle comme un frère avec sa sœur, et de la trouver à la fois si candide et si simple; mais ces retours sur lui-même ne duraient qu'un instant, et l'effet que produisait sur lui le caractère de la jeune fille était trop réel pour qu'il ne se familiarisât pas avec elle dès la première entrevue.

Tout en causant, ils avaient traversé le jardin dans toute sa largeur et fait maints détours dans ses allées sinuuses. Ils étaient arrivés à la fontaine en ruines auprès de laquelle resplendissait l'admirable plante qui l'ombrageait de ses rameaux de pourpre. Une odeur particulière s'échappait du buisson, parfum que Giovanni crut reconnaître pour celui qui s'échappait des lèvres de la jeune fille, bien qu'il fût incomparablement plus pénétrant. Lorsque les regards de Béatrix tombèrent sur la plante, le jeune homme la vit porter la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements précipités.

— Pour la première fois de ma vie, dit-elle à la fleur, je l'avais oubliée.

— Je me rappelle, signora, lui dit Giovanni, que vous m'avez promis un de ces rameaux de pourpre en échange du bouquet que je m'étais permis de laisser tomber à vos pieds, permettez-moi de le cueillir et de le conserver en souvenir de cette entrevue.

En achevant ces mots, il fit un pas en avant pour saisir une des tiges de l'arbrisseau; mais promptement comme l'éclair, Béatrix, pale de frayeur, poussa un cri et lui saisit le bras, qu'elle ramena en arrière de toute la force dont elle était susceptible.

— N'y touche pas, s'écria-t-elle d'une voix mourante, sur ta vie n'y touche pas, cette plante est fatale!

Puis, cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit et disparut sous le portail gothique près duquel Giovanni, qui la suivait des yeux, aperçut le visage émacié de Rappaccini, qui avait été le témoin muet d'une partie de cette scène.

N. HAWTHORNE.

(La fin au prochain numéro.)

LES FOUS DE COUR

II

Les insignes de la folie, tels que nous venons de les rappeler, ont dû vraisemblablement servir aussi aux bouffons des villes: ils durent également être employés par les bouffons domestiques et par les nombreuses sociétés grotesques. On devait les rencontrer partout, car le passé nous en a légué des dessins sans nombre.

La source la plus sérieuse de renseignements sur les fous de cour est assurément la collection qui existe aux Archives nationales des comptes de la maison du roi et des princes.

On y trouve les détails les plus curieux et les plus minutieux sur les dépenses dont les fous étaient l'objet; on y apprend également leur nom, ainsi que certaines particularités sur leur existence à la cour.

Le premier fou que mentionnent ces comptes remonte à Philippe VI. Il s'appelait *maître Jehan d'Arcemalle*. Il avait un camarade nommé *Mitton*, qui fut fou de Charles V en même temps que Thévenin qui est bien connu.

Maître Jehan existait encore en 1380; il comptait près de trente ans de folie à la cour des rois de France.

Un autre fou de Charles VI fut le fameux *Haincelin Coq*. Il ne porta pas l'uniforme jaune et vert. Son costume complet se composait du chaperon, de la cornette, du bonnet et de la houppelande; le tout était rouge. Le dauphin Louis, fils de Charles VI, avait un fou nommé *Guillaume Crosson*; celui de Charles VII s'appelait *Colart*. Les comptes d'argenterie n'ont pas indiqué le nom du fou de Charles VIII. On croit que *Caillette*, qui fut fou de Louis XII, existait déjà à la cour de Charles VIII avant 1498.

Nous ne pouvons ici nous étendre sur ces premiers fous, moins connus que ceux qui vinrent dans les règnes suivants.

Les recherches de M. Paul Lacroix, de M. Leber, de M. Jal, à l'article *Fou*, dans son *Dictionnaire de géographie et d'histoire*, et récemment de M. A. Canel (Lemerre, 1873), sur les fous des rois de France, sont autant de sources où le lecteur trouvera une ample moisson de détails inconnus sur les fous dont nous venons de donner seulement les noms.

On connaît davantage les bouffons qui suivirent, à savoir: *Caillette et Triboulet*, sous Louis XII et François I^{er}; *Brusquet et Thoni*, sous Henri II, François II et Charles IX; *Sibilot*, sous Henri III; *maître Guillaume et Chicot*, sous Henri IV; *d'Angouleme et l'Angely*, sous Louis XIII et Louis XIV.

Avant d'appartenir à Louis XII, Caillette dut vivre à la cour de Charles VIII. Sa réputation était très-réputée. C'est lui qui donna le patron des modes nouvelles qui furent adoptées à la fin du quinzième siècle. Il y eut à la même époque un autre Caillette, surnommé le Roi des Innocents, espèce d'idiot sans mémoire, pétri de bêtise, et qu'il ne faut pas confondre avec le fou royal.

La réputation de Triboulet a éclipsé complètement celle de ses prédécesseurs. Victor Hugo en a fait le héros d'un de ses plus beaux drames, le *Boi s'amuse*. Les chercheurs ont longtemps disserté sur l'origine de son nom. Le bibliophile Jacob le croit formé du vieux verbe *tribouler*, dont le mot *tribulation* indiquerait fort bien la situation de ce pauvre insensé à la cour. Triboulet était né à Foix-lès-Blois. Les écrivains qui se sont occupés de lui, Bornier, par exemple, le représente comme un « pauvre hébété, qui n'avait rien de ces fous spirituels qui réjouissent par de bons mots ou qui disent au hasard quelque chose de sentencieux. »

Marot ne le peint pas sous des couleurs plus favorables. On connaît les vers qu'il lui consacra :

Triboulet fut un fol, de la teste escorné,
Aussi sage à trente ans que le jour qu'il fut né,
Petit front et gros yeux, nez grand, taillé à vaste,
Estomac plat et long, hault dos à porter hoste.
Chascun contrefaisait, chanta, dansa, prescha,
Et du tout si plaisant qu'onc homme ne facha.

Il était donc, d'après l'appréciation de ces deux écrivains, assez bonhomme, et disant de grosses sottises sans offenser personne. Louis XII l'avait confié à un gouverneur, Michel le Vernoy.

Il accompagna le roi pendant l'expédition de Venise, et joua un rôle dans une cérémonie d'apparat qui eut lieu à Lille à l'occasion du troisième mariage de Louis VII avec Marie d'Angleterre. Il portait un brillant costume (sayon jaune et rouge).

Quand Louis XII mourut, Triboulet passa fou de François I^{er}. Il avait acquis quelque intelligence de son métier et devint alors un personnage. Le roi l'emmenait souvent avec lui et s'amusa fort de ses saillies et de ses naïvetés. Un jour Triboulet, n'ayant pas de foin pour nourrir son cheval, vendit l'animal afin de s'en procurer. C'est digne de Calino. Un autre jour, entrant avec le roi dans la Sainte-Chapelle pour y entendre la messe, il vit que le silence le plus grand régnait dans l'église. Mais peu de temps après, l'évêque ayant commencé de chanter, Triboulet se leva de son siège et, s'en allant droit à l'évêque, se mit à le frapper. Le roi l'appela et lui demanda « pourquoi il frappait cet homme de bien ».

« Da, da, mon cousin, répondit Triboulet, quand nous sommes entrés cécans, il n'y avait point de bruit, et celui-ci a commencé la noise. »

Une autre fois, comme il avait parlé avec trop de hardiesse de certain grand seigneur, celui-ci le menaça de le faire périr sous le bâton. Triboulet alla se plaindre au roi qui lui promit de faire pendre un quart d'heure après sa mort quiconque oserait faire subir un pareil traitement à son fou.

« Ah! cousin, repartit Triboulet, grand merci! vous dirais, s'il vous agréait, plutôt de le faire pendre un quart d'heure avant. »

On connaît sa réponse à François I^{er}, quand celui-ci reçut Charles-Quint à sa cour. Quoi qu'il en soit, la légende lui a attribué plus de mots spirituels qu'il n'en a prononcé; les facéties qu'on lui a prêtées en ont fait presque un sage; nous avons dit plus haut ce qu'il était exactement. Dans le *Roi s'amuse*, Hugo nous l'a montré s'élevant de l'asservissement, de la condition la plus méprisée peut-être, jusqu'à l'héroïsme de l'amour paternel; mais ce n'est là qu'une création dramatique neuve et vigoureuse, ce n'est pas la réalité. Rabelais est resté davantage dans l'histoire, dit M. Canel; Hugo nous a donné la légende.

Henri II, qui eut un règne si court, eut à lui seul trois fous: maître Pierre, Thony et Brusquet. Thony n'est que le diminutif d'Antoine. Ce fou servit successivement Henri II, François II et Charles IX, et avait, en 1560, un gouverneur nommé La Farce.

Brantôme l'a représenté comme « étant au commencement un petit idiot, nyais et fat; mais il fut si bien appris, passé, repassé, dressé, alambiqué, raffiné et quintescencié par les friponneries de la cour et leçons et instructions de ses gouverneurs, qu'il s'est fait appeler le premier fol du nom. »

Quel qu'ait été le mérite de Thony, Brusquet ne lui était pas inférieur. Il s'appelait de son vrai nom Jehan-Anthoine Lombart, et dut sans doute son surnom à son caractère et à son humeur.

L'histoire des traits qui ont été conservés sur son compte ferait l'objet d'un article spécial, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. Canel, qui lui a consacré un assez grand nombre de pages à rappeler ses bons mots et ses aventures drôlatiques. On peut également se reporter à Brantôme, qui en a longuement parlé.

En 1566, Charles IX avait pour fous un nommé Étienne Donge, le greffier de Lorris et Brusquet, et Thony, qui existaient encore. On ne comprend pas comment, avec ces quatre personnages chargés de lui *désopiler la rate*, Charles IX ait été plongé dans les humeurs noires qui ne cessèrent d'assaillir son esprit.

Henri III eut d'abord pour fou Sibilot; celui-ci fut confié à un nommé Guy de la Groue, qui avait le titre de *gouverneur ayant la charge de Sibilot*. Mais le roi ne se borna pas, on le sait, à un seul fou; il lui fallait un entourage plus nombreux; il s'occupait de ses chiens, de ses perroquets, de ses pénitents et de ses mignons, et il fut le premier maître de *Chicot*, que nous retrouverons à la cour de Henri IV.

Henri IV eut, en outre, une folle, la folle Mathurine, la première folle de roi en France, et dont l'histoire mérite que l'on s'arrête plus longuement à rappeler son passage à la cour de France.

Dans le chapitre I^{er} du livre II de la *Confession de Saucy*, Mathurine est mise en scène avec le frère du célèbre cardinal du Perron. Le portrait que fait celui-ci de la folle du roi est des plus désobligeants, et il est permis de croire qu'à certains égards il ne manque pas de ressemblance. Cependant Henri IV avait l'habitude de tenir la folle près de lui pendant les repas. Elle n'en était pas moins le jouet de toute la valetaille, à la cour comme à la ville, et les petits enfants couraient après elle dans le rue en criant: « Aga! Mathurine la folle! » Il parut dans le temps deux ou trois brochures sur elle. Dans l'une de ces publications, les *Essais de Mathurine*, la folle est mise en scène et se dépeint elle-même en ces termes:

« Quand je considère ma vie, dit-elle, je la trouve assaisonnée de beaucoup d'utilités, encore que passant par les rues, les petits enfants clabaudent après moi *Aga! Mathurine la folle!* Il est vrai que je suis un peu entachée de cette maladie-là: mes sens peuvent être quelque peu rances, et mon imagination tant soit peu moisie et disloquée. Cela m'est survenu des reliques d'un coup de carabine que je reçus à l'esprit à certain balet de caresme-prenant. Baste! si je suis folle c'est à l'occasion, laquelle j'ai scu empoigner si bravement, qu'il m'en revient tous les ans plus de vingt et treize jacobus de rente foncière, sans compter le tour du baston. Il y en a qui pensent estre d'estoffe de Milan et abiles gens qui sont plus sots que je ne suis beste de plus de trois demy-septiers. Considérez (s'il vous plaist) que je passe mon temps gaillardement et sans mélancolie. S'il me tourne sur l'ennuy, je vais visiter ma bonne amye, qui me fait manger de la soupe à l'hissope toute de graisse et du lard jaune comme fil d'or, et au bout de la carrière mon escu, avec le: *jusqu'au revoir Mathurine*. Mais aussi je suis toujours preste à ses commende ments; paix ou guerre, à toute heure, mon harnois est en état... »

L'auteur d'une autre brochure, mise également sous le nom de la folle, lui fait dire: « J'ay toujours montré que j'estois une autre Pallas, que d'une main je portois la lance et l'estoc, et de l'autre l'olive... » Il est fait ici allusion à une habitude de Mathurine de courir les rues armée de pied en cap, comme une amazone.

La folle d'Henri IV mourut en 1627. Elle avait continué, après la mort de ce roi, son rôle de folle, et elle figurait à la cour avec une pension de 1200 livres.

Paul HIPPEAU.

UNE LÉGENDE... EN ESPAGNE

Où le chroniqueur de l'*Illustration* a-t-il pris la curieuse légende qu'il a cru devoir ressusciter à propos du récent mariage du roi d'Espagne? Nous l'ignorons, mais elle n'en mérite pas moins d'être reproduite. Elle a trait, au mariage de nous ne savons quel ancêtre de don Alphonse XII avec une princesse française:

Cela se passait il y a bien longtemps, à une époque où une autre race que celle des Bourbons occupait le trône des Castilles.

Le jeune roi s'en allait à Tolosa afin d'y recevoir sa fiancée. Tout à coup il fut arrêté en rase campagne, au milieu du chemin, par un groupe de *ricoshombres*.

Ces fiers Cantabres, se conformant à l'usage du temps et du pays, ne craignaient point de parler avec une entière liberté à leur roi, qu'ils ne considéraient, du reste, que comme le premier d'entre eux.

LE PEUPLE. — D'où viens-tu?

LE ROI. — De Valladolid.

LE PEUPLE. — Qui es-tu?

LE ROI. — Je suis le roi, votre seigneur.

LE PEUPLE. — Où vas-tu?

LE ROI. — A la frontière de France.

LE PEUPLE. — Pourquoi faire?

LE ROI. — Pour y chercher une princesse.

LE PEUPLE. — Pourquoi faire?

LE ROI. — Pour en faire une reine.

LE PEUPLE. — L'aimes-tu?

LE ROI. — Oui, je l'aime.

LE PEUPLE. — Il ne suffit pas qu'elle soit de ton goût; il faut, en outre, qu'elle plaise à ton peuple.

LE ROI. — Elle est de très-haute naissance.

LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.

LE ROI. — Elle est brave.

LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.

LE ROI. — Elle est de grande taille.

LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.

LE ROI. — Elle est belle.
 LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.
 LE ROI. — Elle chante comme un rossignol.
 LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.
 LE ROI. — Elle danse comme une danseuse de Séville.
 LE PEUPLE. — Ce n'est pas assez.
 LE ROI. — Que faut-il donc de plus ?
 LE PEUPLE. — Qu'elle soit sourde, pour qu'elle n'entende pas tous les mensonges qui se disent à la cour.

Il n'y a pas, on le voit, que de jolis châteaux... en Espagne! Il y a aussi de belles légendes.

R. H.

THÉÂTRES

ODÉON. — *Le Nid des autres*, comédie en trois actes, de MM. Aurélien Scholl et Armand d'Artois, est une pièce dont le sujet mérite d'être indiqué.

M^{me} Blavières, après un passé peu louable, a jugé à propos de se faire appeler M^{me} de Villeteuse. Un Russe bizarre l'a chargée de l'éducation de sa fille Mathilde et lui envoie fort régulièrement douze mille francs par an pour cet objet. Cette pension sert à élever les propres enfants de l'aventurière et à aider les entreprises de son frère, M. Ducluseau, marchand de papier peint.

M^{me} Blavières a compris, pourtant, que cela ne pouvait pas toujours durer ainsi, et elle a marié Mathilde avec la ferme intention de s'imposer au nouveau ménage et d'augmenter ses ressources de la fortune du mari de son élève. Donc, quand les jeunes époux reviennent de Nice, ils se trouvent sous une tutelle impitoyable, chassés de chez eux par les empiétements de cette fausse famille, séparés l'un de l'autre par la jalousie de cette belle-mère improvisée. La situation est intolérable. Eclairé par un ami dévoué autant qu'honnête, l'infortuné mari fait un éclat, auquel sa femme toujours conseillée par sa dangereuse amie répond par une demande en séparation.

Mais la pauvre enfant aime, au fond, celui dont on veut faire pour elle un étranger et déjoue enfin tous ces mauvais projets. Tout finit par une réconciliation sincère.

Le public a sincèrement applaudi à cette pièce vraiment humaine et de tous les temps, où l'odieuse a été fort habilement évitée, grâce à une prodigieuse dépense d'esprit et de gaieté.

L'interprétation est à la hauteur de l'œuvre. M^{lle} Chartier a su faire supporter le personnage haïssable de l'aventurière; M^{lle} Eiram a rendu sympathique la femme faible et entraînée; M^{lle} Alice Lody est la plus charmante des sœurs. Enfin MM. Porel, Montbars et Valbel (le mari opprimé) représentent, du côté masculin, toutes les qualités que demandent leurs rôles.

RENAISSANCE. — Rien ne facilite la besogne d'un critique comme de pouvoir commencer son compte rendu par l'annonce d'un succès. Peut-être même les auteurs lui pardonneraient-ils volontiers de s'en tenir là. Ajoutons pourtant que *le Petit duc*, trois actes de MM. Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Charles Lecocq, est un succès d'esprit et de gaieté, ni plus ni moins que *le Nid des autres* à l'Odéon.

Imaginez une intrigue légère, rehaussée d'un dialogue tout parsemé de mots spirituels, des costumes Louis XVI à la fois vrais et charmants, un air d'entrain et de jeunesse animant le tout, et vous aurez une idée du libretto de cet opéra-comique.

Quant à la partition, c'est certainement, sous tous les rapports, la plus agréable que l'aimable compositeur ait encore écrite. La mélodie y a plus de développement, et l'orchestration plus de couleur.

Les interprètes sont M^{lle} Jeanne Granier, qui fait songer à Déjazet; M^{lle} Desclauzas, M^{lle} Meyer, MM. Berthelier et Vauthier. On ne saurait rêver un meilleur ensemble.

Robert HYENNE.

Nous lisons dans le *Petit Journal* les lignes suivantes :

« On se demande souvent comment les pauvres cochers peuvent supporter impunément de jour et de nuit toutes les intempéries des saisons : la pluie, la neige, le froid et le vent. On serait tenté de croire qu'il leur faut une constitution spéciale les mettant à l'abri de tous ces accidents. Il n'en est rien, et c'est au contraire dans cette profession que l'on rencontre le plus de bronchites, de rhumes et de catarrhes ou autres affections des bronches et des poumons. Il suffit pour s'en convaincre de passer quelques heures dans la pharmacie Guyot, qui s'est fait une spécialité de la fabrication des capsules de goudron. Il est curieux d'observer la quantité de voitures qui s'arrêtent à vide devant cette pharmacie et dont les cochers vont chercher le remède qui doit leur être si utile.

« C'est qu'en effet les *Capsules de goudron de Guyot* remplacent avantageusement toute espèce de tisanes, pâtes ou potions impossibles à prendre pour ceux qui ne disposent pas de leur temps. Un autre avantage de cette médication, et qui a bien son importance, c'est la modicité de son prix. Si l'on considère que chaque flacon de 2 fr. 50 contient 60 capsules, et que la dose ordinaire est de deux à chaque repas, on reconnaîtra que le prix du traitement est de dix à quinze centimes par jour. Il est évident que la question de prix n'a pas contribué moins que l'efficacité du produit à rendre populaire l'emploi des capsules de goudron, qui se trouvent dans toutes les pharmacies. »

REVUE DES MAGASINS

Nous avons dernièrement présenté à nos lectrices la maison POIVRET ET C^{ie}; cela est venu à point, paraît-il, car on nous en remercie de toutes parts. C'est qu'il est, en effet, bien avantageux de trouver des chaussures cousues au même prix que les chaussures clouées, et la maison Poivret (61, rue Montorgueil) est la seule spécialité de chaussure toute faite qui offre ces conditions. Il y a, en outre, cet avantage qu'on ne trouverait point ailleurs : c'est que MM. Poivret et C^{ie} possèdent une série considérable de largeurs établies sur toutes les longueurs, ce qui permet de toujours trouver à se chausser sans difficulté.

Nous avons une première fois fait connaître ce que les prix de la chaussure de femme avaient d'avantageux dans cette maison; nous ajouterons à ce que nous avons dit la description de deux gracieux types de pantoufles, pour les femmes qui aiment le coin du feu. D'ailleurs, c'est particulièrement sur ce point que portent les questions qu'on nous adresse en ce moment.

La *Douillette* est un joli modèle en satin de laine ou de soie, garni d'un nuage Fénelon avec talon Louis XV.

La *Moscovite* est une demi-botte bien chaude, toute bordée de fourrure; élégante et confortable, elle chausse parfaitement et l'on peut la porter tout le jour dans l'appartement.

La chaussure de la maison Poivret et C^{ie} est excellente et d'une coupe agréable : papas, mamans et bébés sont assurés d'y rencontrer chaussure à leur pied, et cela dans les meilleurs conditions de prix qu'il soit possible de désirer.

M. D'A.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
 Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.